

Ben veggio donna homai

Ben veggio donna homai, che più non sono
Sdegni amorosi quei, ch'al mio desire
Oltraggio fanno; ma son sdegni, ed ire,
Di ch'io tremo qual'hor più ne ragiono;
Ecco il lampo apparir, già s'ode il tuono,
E'l folgore discende,
Che l'atra nube fende,
Nè difesa per me trovo, ò perdono;
Anzi d'alzar la vista
Più non ardisco in quell'altero ciglio,
Che fredda gelosia turba, e contrista:
Ma sol chiedendo vo pace, e consiglio;
E lagrimando il giorno,
La notte a'miei pensier tristi ritorno.
Come posso, ò, me misero, e infelice,
Duo diversi vapori al cielo ascesi
Del vostro ardente core, e quivi accesi,
Han mia speranza svelta da radice;
Per cui la dove io mi vivea felice,
Hor son condotto à tale,
Che morte è minor male
Se 'l vero dir di mia sventura lice,
Che trovandomi privo
Dell'amor vostro: via più provo pene,
Che qual si voglia alma prodotto in vivo;
Che io son vivo al desio, morto alla spene,
Nè colpa mi condanna,
Ma quell'error, che 'l veder vostro appanna.
Ch'io non volsi già mai pur'un sol sguardo
In parte, ove non fuste, o vera, o finta
Dal pensier mio, da cui siete dipinta,
Anzi viva formata ovunque io sguardo:
E se bene à seguirvi hebbi il piè tardo
Questi ratto vi giunse;
Nè da voi si disgiunse
Ch'è più veloce assai, che Damma, ò Pardo;
Così vi fusse dato
Poterlo udire, e ragionar con lui,
Ch'or vi direbbe il mio doglioso stato:
Quanto cangiato son da quel ch'io fui;
Poi ch'à torto mi veggio
Scacciato, del mio antico amato seggio.

Texte de Giovanni della Casa (1503-1556)

**Musique de Girolamo Frescobaldi, (1583 - 1643),
F 07.25 - Arie Musicali (Livre II) (1630)**

Je vois bien, Madame

*Je vois bien, Madame, désormais, que ce ne sont plus
Des dédains amoureux ceux qui font outrage à mon désir ;
Mais ce sont des dédains et des colères
Dont je tremble chaque fois que j'y pense ;
Voici l'éclair apparaître, déjà on entend le tonnerre,
Et le coup de foudre descend,
Qui fend la sombre nuée,
Et pour moi, je ne trouve ni défense ni pardon ;
D'ailleurs, lever les yeux
Je n'ose plus vers ce regard altier,
Que trouble et afflige une froide jalousie :
Mais seulement en quête de paix et de conseil je vais ;
Et en pleurant le jour,
La nuit je retourne à mes tristes pensées.
Comment puis-je, ô moi misérable et malheureux,
Deux vapeurs différentes montées au ciel
De votre cœur ardent, et là allumées,
Ont déraciné mon espoir ;
Pour cette raison là où je vivais heureux,
Maintenant je suis conduit à un tel point,
Que la mort est un moindre mal,
Si le dire vrai de mon malheur est permis,
Que me trouvant privé
De votre amour : je ressens plus de peines,
Que toute âme vivante pourrait produire ;
Car je suis vivant au désir, mort à l'espérance,
Et ce n'est pas une faute qui me condamne,
Mais cette erreur, qui obscurcit votre vue.
Car je n'ai jamais voulu jeter un seul regard
En un endroit où vous n'étiez pas, soit réelle, soit imaginée
Par ma pensée, de laquelle vous êtes peinte,
Au contraire, vivante formée où que je regarde :
Et si pour bien vous suivre mon pas fut lent
Celui-ci vous atteignit rapidement ;
Et ne s'est pas éloigné de vous
Qui est bien plus rapide, que daim ou léopard ;
Ainsi, il vous était donné
De pouvoir l'entendre, et de parler avec lui,
Il vous dirait alors mon état douloureux :
Combien je suis changé de ce que j'étais ;
Puisque injustement je me vois
Chassé, de mon ancien siège aimé.*